



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES
film d'ouverture

LA TÊTE HAUTE

François KRAUS et Denis PINEAU-VALENCIENNE

présentent

Catherine DENEUVE Rod PARADOT Benoît MAGIMEL Sara FORESTIER

LA TÊTE HAUTE

Un film de
Emmanuelle BERCOT



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES
film d'ouverture

France - Durée : 1h59 - Image : Scope - Son : Numérique 5.1

SORTIE : 13 MAI 2015

Photos et bande-annonce disponibles sur
www.latetehaute-lefilm.com/presse/

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION
108, rue Vieille du Temple - 75003 Paris
99, rue d'Antibes - 06400 Cannes
Tél : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

André-Paul RICCI
Tony ARNOUX
Tél : 01 49 53 04 20
Port : 06 12 44 30 62 / 06 80 10 41 03
apricci@wanadoo.fr / tony.arnoux@wanadoo.fr

SYNOPSIS

Le parcours éducatif de Malony, de six à dix-huit ans, qu'une juge des enfants et un éducateur tentent inlassablement de sauver.

ENTRETIEN AVEC EMMANUELLE BERCOT

La première pensée qu'on a, lorsque le film se termine, va à ces éducateurs, ces juges des enfants dont le travail de fourmi, la persévérance, la patience, le dévouement, l'abnégation forcent l'admiration... Alors qu'il est plutôt de bon ton aujourd'hui d'attirer l'attention sur les manquements des institutions, les failles et les errances de la justice, vous, vous faites l'inverse. Était-ce cela, l'hommage à ces travailleurs de l'ombre, qui a été le déclic de votre envie de réaliser *La Tête haute* ?

Oui et... non ! Mon idée de départ était effectivement de réaliser un film sur le travail éducatif qui est fait autour d'un jeune, mais lorsque j'ai eu cette idée, je ne connaissais pas tellement ce travail éducatif. C'est la longue enquête qui a précédé le tournage du film qui m'a permis de me rendre compte de cet engagement, de cette abnégation, de cette patience, de cette capacité de ne jamais baisser les bras dont vous parlez... En fait, le vrai point de départ du film est venu d'un élément très précis. J'ai un oncle qui est éducateur et lorsque j'étais enfant, je lui ai rendu visite un été en Bretagne où il s'occupait d'un camp de jeunes délinquants, dont l'un était même un enfant criminel. J'avais été fascinée, moi, petite fille issue d'un milieu aisé, bien élevée, bien entourée, par les comportements de ces adolescents qui avaient eu moins de chance que moi, par leur effronterie, leur côté rebelle à l'autorité et aux conventions, et en même temps, j'avais été saisie par le travail fait par mon oncle et les autres éducateurs pour les ramener « sur le droit chemin » comme on dit, leur apprendre à s'aimer et à aimer, à respecter les autres, mais d'abord eux-mêmes. C'est un souvenir très fort qui m'a toujours travaillée, au point de songer, adolescente, à devenir juge des enfants, puis, plus tard, à en faire un film. Lorsque, fin 2009, François Kraus et Denis Pineau-Valencienne des Films Du Kiosque, avec qui j'avais fait *Mes Chères Etudes* pour Canal +, m'ont dit qu'ils voulaient retravailler avec moi, je leur ai parlé de ce projet, qui couvait en moi depuis longtemps, et ils ont tout de suite été partants.

Comment avez-vous procédé ? Par quoi avez-vous commencé ?

La première chose que j'ai faite, c'est d'aller passer du temps avec mon oncle. Je l'ai interrogé, je lui ai fait raconter ses souvenirs, il m'a présenté des éducateurs, un juge des enfants à Valence, j'ai pu observer des audiences au tribunal, j'ai passé du temps dans un centre éducatif fermé. Et puis, j'ai lu énormément de livres sur le sujet et j'ai regardé tous les reportages et documentaires qui existent sur la question, j'ai pris des tonnes de notes. Cette première approche fut

bouleversante et terrifiante... Comment ne pas avoir de la compassion et de la compréhension pour ces enfants qui ont été abimés par des histoires familiales dramatiques, par le manque d'argent, et bien souvent par la démission de leurs parents, puis du système scolaire, et par un manque d'amour ravageur qui les laisse livrés à eux-mêmes, sans valeurs, sans aucune perspective ni espoir, à la dérive, pris dans une spirale que seuls les éducateurs et les juges peuvent alors aider à enrayer ? Et comment ne pas être admirative de l'énergie, du dévouement, et de la patience que ces éducateurs et ces juges mettent à sortir ces jeunes du fossé, coûte que coûte, malgré les obstacles, les ingratitude, les violences et leur salaire de misère, en apportant finalement simplement à ces enfants l'attention dont ils ont tant manqué ?

Dans le scénario de *La Tête haute*, vous aviez d'ailleurs mis une phrase en exergue : « L'éducation est un droit fondamental. Il doit être assuré par la famille et si elle n'y parvient pas, il revient à la société de l'assumer... »

C'est une phrase que j'ai trouvée dans le livre d'un juge et qui éclaire très précisément ce que raconte le film. Je la trouve magnifique. Elle a l'air comme ça d'aller de soi, mais je ne suis pas sûre, hélas, que ce soit évident pour tout un chacun. C'est pourtant un principe de droit fondamental. Et elle résume totalement le travail qui est fait pour ces mineurs perdus. Un travail essentiel, vital. Comment peut-on sauver la société si ce n'est par l'éducation, au sens large du terme ? La justice des mineurs est fondée sur l'idée que rien n'est totalement joué d'avance pour un enfant et qu'avec une action éducative, il est possible de stopper la dégringolade. Comment gérer cela sans baisser les bras – parce que les résultats, quand ils adviennent, sont longs à obtenir ? C'est ce que raconte le film.

Vous avez donc choisi de suivre un trio – un jeune délinquant, son éducateur et sa juge. L'idée d'en faire *une* juge est-elle venue de votre envie de filmer à nouveau Catherine Deneuve après *Elle s'en va* ?

L'idée de ce film est antérieure à *Elle s'en va*, mais j'avais déjà en tête Catherine pour jouer cette juge des enfants. Ou... Gérard Depardieu ! Personne d'autre. Comme si j'avais besoin pour ce personnage d'une autorité de cinéma ! Mon oncle avait été très lié à un jeune délinquant dont il s'était occupé de longues années en association avec une juge des enfants proche de la retraite. C'est d'ailleurs dans cette histoire-là que j'ai puisé précisément mon inspiration. L'adolescent s'était attaché à lui autant qu'à elle, et mon oncle m'a raconté qu'il avait dit un jour à la juge : « Pour lui, vous êtes sa mère et je suis son père », et qu'elle lui avait répondu : « Non, vous êtes sa mère et je suis son père. » À partir de ce moment-là,

j'ai décidé que le juge de mon film serait une femme et qu'il fallait donc que ce soit Catherine qui le joue... Ce n'est qu'après ce premier travail de documentation que j'ai contacté Marcia Romano pour écrire le scénario avec elle.

Pourquoi elle ?

Nous étions à la Fémis ensemble, mais pas dans la même promotion. À l'époque, j'avais déjà remarqué son grand talent, et c'est avec elle que j'avais écrit mon premier court métrage, *Les Vacances*. Puis, nous sommes restées dix ans sans nous voir jusqu'à ce qu'elle m'écrive après avoir vu un de mes téléfilms, manifestant son envie qu'on retravaille ensemble. J'avais ce projet en tête, j'ai pensé qu'elle était la bonne personne. C'est quelqu'un qui a énormément de convictions et les défend fortement, elle a aussi un sens assez radical du cinéma. Elle a d'ailleurs été décisive dans ce qu'est le film aujourd'hui. Je tenais à ce trio – l'éducateur, la juge et le délinquant – mais j'imaginai dans un premier temps une trame plus romanesque, plus fictionnelle, plus éclatée. Dans mon esprit, on suivait aussi ce jeune garçon dans ses délits, et c'est elle qui m'a convaincue de les laisser hors-champ, pour ancrer le récit dans un parti-pris radical, en nous concentrant sur le processus éducatif, en sortant le moins possible des structures éducatives qui jalonnent le parcours d'un mineur délinquant. Et de faire « un film de bureau ». C'est là que le film a trouvé sa voie et qui a fait ce qu'il est aujourd'hui. Cela soulevait bien sûr d'autres enjeux de mise en scène, d'autres défis car il ne fallait pas ennuyer le spectateur et, surtout, il fallait restituer la tension de ces face-à-face, de ces audiences dont le déroulement peut à chaque fois faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Et c'était d'autant plus excitant...

Qu'est-ce qui a été le plus difficile à l'écriture ?

De toutes les étapes de la réalisation d'un film, je trouve toujours que l'écriture est ce qu'il y a de plus difficile. Pour celui-ci encore plus que d'habitude. Je crois d'ailleurs n'avoir jamais autant travaillé pour un film ! Ni aussi longtemps. Des années... Ce qui est peut-être le plus difficile, c'est que parfois j'ai des idées purement intuitives en tête et que je m'y attache coûte que coûte. Par exemple, je voulais qu'à la fin, le jeune délinquant ait un enfant. Pour cela, on ne pouvait pas être dans un film purement documentaire, il fallait forcément faire entrer de la fiction et du romanesque.

Pourquoi teniez-vous à cette idée ?

Je ne sais pas ! Par une sorte d'intuition, d'intime conviction. Peut-être parce que c'est assez beau de raconter l'histoire d'un enfant qui a été mal aimé par sa

mère, qui a manqué d'éducation et d'attention, et qui, tout d'un coup, se voit en charge lui-même d'aimer et d'éduquer un enfant. J'avais envie de cet effet miroir. Cette partie plus romanesque du film était aussi le biais pour évoquer ce que les éducateurs m'ont dit : dans 95 % des cas, le déclic qui fait que les jeunes s'en sortent, c'est lorsqu'ils tombent amoureux. Ce sont des gamins qui n'ont pas d'estime d'eux-mêmes, ils ont du mal à aimer et à se laisser aimer, donc c'est difficile, mais quand ça arrive, c'est salvateur...

Comment avez-vous travaillé avec Marcia Romano ?

Je lui ai d'abord fait une compilation de tout ce que j'avais emmagasiné. Ensuite, on a collaboré de façon classique. On s'est vues souvent, régulièrement, on a discuté, confronté nos idées, échafaudé la narration, construit les personnages... Lorsque je suis partie tourner *Elle s'en va*, Marcia est allée faire un stage de plusieurs semaines au Tribunal pour enfants de Paris où elle pu assister à un grand nombre d'audiences – à la fois pénales et éducatives – dans les bureaux des juges et au tribunal. Elle a aussi accompagné des éducateurs dans des centres éducatifs. Afin que tout soit vraisemblable et juste, ce qui est ma première préoccupation en matière de fiction. J'ai ensuite écrit et dialogué une première version. Puis, on a fonctionné par allers retours jusqu'à la version finale. Le président du Tribunal pour enfants de Paris, Thierry Baranger, après nous avoir ouvert les portes du tribunal, a accepté d'être consultant sur le scénario afin que tout ce qui est raconté soit crédible, cohérent, et très fidèle à la réalité. Puis, à mon tour, quelques mois avant le tournage, je suis allée faire un stage au Tribunal pour enfants de Paris, auprès de différents juges, pendant plus d'un mois, afin de nourrir cette fois le travail de mise en scène, afin d'observer précisément comment, physiquement, concrètement, les choses se déroulent dans le bureau d'un juge et au tribunal. Cela m'a permis aussi bien sûr d'enrichir le scénario, de nourrir certains personnages ou certaines situations, mais en restant dans la ligne de récit qui était déjà élaborée. Si j'avais fait ce stage avant d'avoir trouvé l'histoire et le personnage, on y voit tellement de scènes inouïes que j'aurais eu envie de tout mettre dans le film.

Comment avez-vous trouvé Rod Paradot, l'interprète de votre jeune délinquant, Malony ?

C'est Elsa Pharaon, directrice de casting très réputée dans le casting sauvage, qui l'a trouvé à Stains, dans un lycée pro où il faisait un CAP de menuiserie. Mais cela a été une longue recherche. Beaucoup de gens ont travaillé sur le terrain. Nous avons décidé avec Marcia de ne pas stigmatiser la figure du délinquant. Et de contrarier les clichés habituels. Je ne voulais pas que ce soit un garçon typé,

issu de l'immigration, avec une problématique de deal ou de consommation de drogue. Ni un garçon qui fonctionne en bande. On voulait que l'histoire se déroule en province et pas en banlieue... J'ai vu bien sûr tous les essais qu'Elsa a filmés mais j'ai, au final, rencontré assez peu de garçons car très peu correspondaient à ce que je cherchais. Nous avions aussi une autre difficulté : on suit le personnage de 13 à 17 ans et je ne voulais pas changer d'acteur en cours de route. Il nous fallait donc trouver quelqu'un qui puisse être aussi crédible à 13 ans qu'à 17. Rod, malgré ses 18 ans au moment du tournage, avait cette qualité-là. Avec ce visage si pur, encore très enfantin... Il avait aussi dans ses intonations cet accent populaire qui était indispensable à mes yeux.

Comment avez-vous travaillé avec lui sur le tournage ?

Énormément ! Malony n'est pas un personnage évident. Il a d'ailleurs été le plus difficile à écrire. Il est quand même assez tête à claques, ce gamin ! Mais je voulais que le spectateur finisse par l'aimer en comprenant ses failles, ses blessures, sa souffrance. On devait, avec la juge et l'éducateur, éprouver un sentiment mitigé face à Malony, en oscillant constamment entre confiance et découragement, empathie ou rejet, plutôt que de se laisser porter par une simple histoire de rédemption. C'est ce dosage-là qui n'a pas été simple à trouver. Entre l'exaspération qu'il doit susciter au début et la nécessité que les gens l'aiment au bout d'un moment. Ce n'était pas non plus un personnage évident à jouer – surtout pour quelqu'un qui n'a jamais été acteur, et qui, par son tempérament, est très loin du personnage qui était écrit. D'ailleurs, sachant qu'on aurait trop peu de temps sur le plateau, je l'ai fait travailler avant le tournage, pendant deux mois, avec un coach, Daniel Marchaudon. Rod est arrivé en sachant parfaitement son texte – ce qui n'est pas évident pour un jeune homme qui n'a pas l'habitude de travailler. Chaque matin, je lui parlais, je lui expliquais ce que devaient raconter les scènes, comment et pourquoi le personnage était dans tel ou tel état. Mais le vrai travail se faisait au moment des prises. Le plus difficile a été d'amener Rod vers la violence de Malony, car, dans la vie, c'est plutôt quelqu'un de doux, de calme, de poli, d'aimable, de séducteur... Du coup, le personnage n'est pas tout à fait ce que j'avais envisagé au départ, en même temps cette rage et cette douleur contenues que Rod exprime très bien n'en sont que plus fortes, que plus bouleversantes, lorsqu'elles explosent violemment. Parfois, c'est dans la contrainte et l'inattendu qu'on découvre autre chose qui s'avère mieux que ce qu'on avait imaginé. Il faut dire que je n'ai rien lâché et que je l'ai poussé, poussé, poussé jusqu'à ce qu'il arrive à sortir ce que je voulais. Cela a été très dur pour lui parfois. Mais il a toujours eu à cœur de bien faire. Et puis, il y a sa présence à l'écran. Et ça, ça ne se travaille pas...

À quel moment avez-vous parlé à Catherine Deneuve de *La Tête haute* ?

Pendant qu'on faisait la promo de *Elle s'en va*. Un soir, je lui ai dit : « Tenez » et je lui ai donné le scénario dont je ne lui avais jamais parlé avant ! Je pense qu'elle a été surprise, mais elle avait l'air heureuse que, si vite, je manifeste l'envie de retravailler avec elle. On s'entend vraiment bien toutes les deux. On a, dans la vie, un lien assez profond. Pareil dans le travail. J'aime tellement cette femme... Je la trouve exceptionnelle dans ce rôle. Elle a en elle cette dualité. Cette autorité naturelle évidente et ce côté tellement attentif et protecteur, tellement maternel... J'avais absolument besoin de ce mélange pour la juge et Catherine l'incarne à la perfection. Pourtant, cela n'a pas été très simple pour elle. Il y avait beaucoup de texte, avec un vocabulaire très technique, très factuel, très précis. En plus, elle était assise quasiment tout le temps. C'était l'inverse d'*Elle s'en va* où je la filmais complètement librement, en extérieurs. Cette juge est presque pour moi le personnage principal du film. Elle est le pivot autour duquel tous s'accrochent. D'ailleurs, lorsque Catherine est arrivée sur le plateau, alors qu'on tournait depuis trois semaines, j'ai eu le sentiment que le vrai tournage commençait ! [Rires]

Comment est venue votre envie de confier à Benoît Magimel le rôle de l'éducateur ?

C'est un acteur que j'aime depuis très longtemps. Je l'ai découvert évidemment dans *La Vie est un long fleuve...*, où je l'avais déjà trouvé fantastique, et je ne l'ai jamais lâché. C'est vraiment un de mes acteurs français préférés. C'est tout simplement un très grand acteur. Il a quelque chose que peu de comédiens français ont : cette manière de jouer avec son corps, ce côté très physique... J'ai énormément d'affection pour l'homme qu'il est, et je suis sensible à sa beauté, à sa virilité, et aussi à l'intensité et l'émotion qu'il dégage, par son côté homme blessé, je l'ai donc filmé avec amour – quand même, le plaisir d'un metteur en scène, c'est aussi de filmer des visages et des corps, et il m'inspirait énormément. J'ai pensé à lui très vite, mais ensuite, j'ai fait machine arrière parce que je me suis dit que ce serait mieux de prendre un inconnu. J'ai donc vu beaucoup de gens, et même aussi finalement d'autres d'acteurs connus. Mais Magimel continuait à me trotter dans la tête et, comme j'avais déjà choisi Rod, je lui ai carrément demandé de passer des essais avec lui. Il a accepté très simplement. Dès que je l'ai vu dans les essais, j'ai arrêté de chercher ! C'était lui ! J'étais tellement contente de tourner enfin avec lui... C'est vraiment un homme et un acteur merveilleux. D'une gentillesse, d'une humanité, d'une émotion... Au fond, il est très sentimental, et c'est beau chez un homme...

À quel moment l'idée de Sara Forestier pour jouer la mère de Malony est-elle venue ?

Dès le début. J'avais déjà Sara en tête quand j'écrivais. Je ne sais pas pourquoi – on ne peut pas toujours tout expliquer ! Peut-être parce que je sentais qu'elle pouvait composer, qu'elle pouvait aller très loin... Et puis, quand le scénario a été terminé, j'ai décidé... de prendre une inconnue ! On a alors fait avec Antoinette Boulat un long casting d'inconnues, puis aussi finalement d'actrices connues. Si bien que, comme pour Benoît, je me suis dit qu'il fallait que je rencontre Sara que je ne connaissais pas. À elle aussi, j'ai demandé de passer des essais avec Rod, ne serait-ce que pour voir si le couple mère-fils marchait. Quand j'ai vu ses essais, c'était réglé ! D'autant qu'on sentait qu'elle avait très envie de ce rôle. Il y avait dans son désir quelque chose de très viscéral qui, pour un metteur en scène, est très stimulant. Sara a cette capacité de s'abandonner littéralement au personnage, elle aime bien être guidée, elle a une grande écoute du metteur en scène, mais, en même temps, elle propose énormément, elle prend du plaisir à chercher, à creuser... Il n'y a jamais une prise pareille, on est toujours surpris – et c'est tout le bonheur aussi pour un metteur en scène. Le personnage n'est pas du tout évident, car cette jeune mère totalement inconséquente provoque un certain rejet. Il est pourtant clair que cette femme a souffert elle-même, qu'elle n'a pas été éduquée, qu'elle n'a pas les clés pour éduquer ses enfants, elle a aussi toutes les failles de son enfance à porter, elle a eu un enfant très jeune... Je ne peux pas dire que je l'excuse – si, je peux dire que je l'excuse ! J'espère que le regard du spectateur va être comme le regard que pose Malony sur elle : d'une infinie tendresse, parce qu'elle l'aime mal, mais elle l'aime !

Et Diane Rouxel qui joue la fiancée de Malony, comment l'avez-vous choisie et comment définiriez-vous son personnage ?

Il y a eu un long casting sauvage aussi pour ce rôle. Je cherchais quelqu'un de très précis. Une fille brute et brutale, très garçonne, pas du tout dans la séduction, avec une forme d'étrangeté. Et il était pour moi impératif qu'elle ait les cheveux très courts... Je n'ai pas trouvé le personnage que j'avais imaginé dans les non-professionnelles auditionnées, alors j'ai consenti à explorer du côté des jeunes actrices qui avaient déjà tourné. C'est là que j'ai rencontré Diane, que je ne connaissais pas, mais qui avait joué dans *The Smell of Us*, de Larry Clark. Tout comme Rod, elle était assez éloignée du personnage que j'avais en tête, mais elle a ce visage si cinégénique, et puis elle a accepté d'emblée de se couper les cheveux. Elle est extrêmement à l'écoute et dévouée dans le travail. Il fallait cette zone de mystère, sans psychologie, qui fasse accepter que cette fille tombe amoureuse de ce jeune délinquant, en dépit de ce qu'il lui fait subir. Le regard

presque mystique de Diane permet de faire passer ça. Et puis, on peut penser, que sur le modèle de sa mère, éducatrice exemplaire, elle s'est forgée une âme de Saint-Bernard, de sauveuse...

Vous avez fait appel aussi, même s'il y en a moins que dans *Elle s'en va*, à des non professionnels pour les petits rôles...

Parce que j'adore ça et que je trouve ça exaltant ! En plus, cela confronte les acteurs à quelque chose d'inattendu, de risqué, d'excitant... La plupart des éducateurs, par exemple, sont de vrais éducateurs. Et puis, j'ai un plaisir infini et très ludique à travailler les petits rôles, à les faire exister, juste avec de petits moments... Chaque être que je filme me passionne.

Comme vous le disiez tout à l'heure, *La Tête haute* semble être l'inverse de *Elle s'en va*. Y compris sur la mise en scène. Autant dans *Elle s'en va*, on était toujours dans le mouvement, dans la liberté, autant ici, dans la plupart des scènes, les choses semblent posées, rigoureuses...

Le défi était très différent et ça me plaisait. C'est même le genre de contraintes qui, pour un metteur en scène, est ludique. C'est excitant de savoir que j'ai sept grandes scènes de six, sept ou huit pages chacune, dans le même bureau, et que, donc, il va falloir que je me renouvelle à chaque scène... Très vite pourtant, j'ai décidé de ne pas faire la maline car il y avait déjà énormément de choses à capter dans les dialogues, dans les enjeux. Je n'ai donc pas cherché à faire des exploits de mise en scène, ni à être démonstrative. Après, c'était dans le choix des axes... Quand j'étais en stage dans le bureau des juges, j'étais toujours à la même place, sur le même plan que le juge, un peu sur le côté, face aux gens. En fait, j'observais toutes ces audiences du même endroit et je ne m'ennuyais jamais. Mais je n'ai pas pour autant poussé le systématisme à ne choisir qu'un seul axe de caméra, comme Depardon par exemple dans *10^{ème} chambre – Instants d'audience*. Je n'avais pas envie d'un style documentaire – ça, je l'ai réservé au scénario –, donc, j'ai cherché à faire quelque chose d'assez simple et de tenu. Quand le film commence, il n'y a jamais d'amorce, plus on avance, plus ça communique entre les gens, plus il y a des amorces, c'est à des choses comme cela que j'ai réfléchi... L'essentiel était de rendre compte de la tension qui règne dans ces audiences, et de jouer sur le suspense de l'issue de chacune de ces scènes. Je voulais que, tout au long du film, on soit sur le qui-vive.

Justement, il y a tout à coup, comme une image volée, une attention à un détail, à un échange de regards...

C'est très nouveau pour moi, ces scènes où les échanges de regards prennent

une grande importance. Ce n'est d'habitude pas très présent dans mon cinéma, là, c'est devenu un enjeu important de la mise en scène, parce que, lorsqu'il y a beaucoup de texte, il faut qu'il se passe autre chose que ce qui est dit. Et j'ai eu beaucoup de plaisir au montage à révéler ces jeux de regards, notamment entre Deneuve et Magimel, qui racontent beaucoup de choses.

Vous retrouvez Guillaume Schiffman à l'image, comment avez-vous travaillé avec lui ? Aviez-vous une idée précise de ce que vous vouliez ?

Je savais déjà que je voulais m'éloigner d'un style documentaire qui aurait pu s'imposer, ou plus exactement, j'avais vraiment envie d'accompagner l'aspect documentaire du film par une certaine tenue et une exigence visuelle. Je ne voulais pas d'une lumière trop stylisée mais je voulais quand même une lumière qui s'affirme, très travaillée. Dans le bureau de la juge – d'ordinaire très mal éclairé ! – il n'y a jamais la même ambiance lumineuse. Avec Guillaume, on travaille toujours pareil. Je lui montre des photos qui m'inspirent et on en discute. Je ne voulais pas non plus appuyer la noirceur de cette histoire, je rêvais au contraire d'un film lumineux. Je n'ai pas hésité ainsi à faire ces images de Malony au milieu de la nature, comme pour apporter un certain souffle lyrique à cette histoire très âpre...

De la même manière, vous avez plutôt privilégié une musique d'inspiration classique...

Je fais toujours un mélange de musiques, et j'aime bien utiliser de la musique préexistante. Bien avant de tourner le film, il était évident pour moi que je n'allais pas souligner le monde de la délinquance par le cliché du rap. En plus, comme je vous l'ai dit, on a voulu dépouiller ce gamin de tous les attributs, de tous les clichés de la délinquance : c'est un ado qui n'écoute pas de musique. J'ai préféré jouer l'opposition entre cet univers âpre et difficile et la musique classique, qui, elle aussi, prend en charge ce souffle lyrique que je souhaitais, et crée un contraste qui peut produire une émotion... En matière de musique, c'est mon monteur, Julien Leloup, qui a les meilleures idées !

Le titre, *La Tête haute*, vous l'avez trouvé dès le départ ?

Pas du tout ! On a mis longtemps à le trouver. Au début, le projet s'appelait *Double peine*, mais c'était trop ambigu. Cela a un sens bien précis dans l'univers judiciaire et dans la tête des gens... Et puis, tout d'un coup, c'est François Kraus qui a proposé d'utiliser les derniers mots du scénario : « Malony traverse les couloirs, le hall du tribunal, la tête haute. » La tête haute, c'était exactement ce que racontait le film.

Vous êtes une enfant de Cannes : vous y avez présenté votre premier court métrage, *Les Vacances*, qui, en 1997, a obtenu le prix du Jury... Qu'est-ce que cela représente pour vous de faire l'ouverture cette année avec ce film ?

Sans Cannes en effet, je pense que mon parcours aurait été beaucoup moins facile. Je suis très... – je ne sais pas quel terme employer – ... touchée qu'un film comme celui-ci, qui met en lumière justement le travail de ces hommes et de ces femmes de l'ombre, puisse faire l'ouverture du Festival, puisse bénéficier d'une exposition aussi ample et prestigieuse. C'est un immense honneur, en fait.

ENTRETIEN AVEC CATHERINE DENEUVE

Avez-vous été surprise lorsque Emmanuelle Bercot vous a proposé de retravailler avec vous avant même la sortie d'*Elle s'en va* ?

Surprise, oui, car je ne savais pas qu'elle avait déjà terminé ce scénario, mais heureuse, parce que *Elle s'en va* avait été une très belle aventure... Au-delà même de ses films, c'est une femme qui me plaît, que j'aime beaucoup. J'ai énormément d'estime et d'admiration pour elle. J'aime ses rapports avec les gens, j'aime son rapport à son enfant, à la vie, au cinéma. J'aime sa capacité de travail, son intensité et sa simplicité... C'est une réalisatrice qui ne lâche rien quand elle est sur le plateau, qui travaille énormément et sur qui on peut vraiment compter...

Qu'est-ce qui était le plus excitant pour vous ? De retravailler avec elle ? D'interpréter ce personnage de juge pour enfants ?

D'abord de retravailler avec elle, et sur un projet complètement différent du précédent, et aussi de retrouver son équipe, Guillaume [Schiffman], son chef opérateur, Pierre André, son ingénieur du son... Ensuite d'être dans un rôle comme celui-ci, d'une juge mais d'une juge qui... ne juge pas ! Une juge qui écoute, qui essaie de trouver ce qu'il y a de mieux pour cet enfant perdu qui est devant elle. Lorsque je suis allée au Palais de Justice, j'ai été frappée par la persévérance, l'indulgence, la compréhension infinie de ces juges et de ces éducateurs, d'autant qu'ils ont à faire à des mômes qui peuvent être terribles...

Vous avez plutôt la réputation de préférer l'imagination à « l'enquête sur le terrain ». C'est vous qui avez voulu aller observer ce qui se passait au Tribunal pour enfants ?

Très vite avec Emmanuelle, nous avons été d'accord pour estimer que c'était bien d'aller observer ce qui se passait et comment cela se passait. Pour sentir le ton, la couleur de la voix, comment les gens s'expriment et se comportent, parce que le danger, lorsqu'on joue un juge, est d'illustrer la fonction plutôt que d'incarner une personne... J'aimais énormément le scénario, le rôle me plaisait beaucoup, mais en y réfléchissant, je me disais qu'il n'était pas si évident que ça. C'est un peu question-réponse, question-réponse... Ce sont

des dialogues très factuels, très techniques même. J'avais besoin de voir comment cela se passait réellement. Pendant plusieurs semaines, j'ai assisté à différentes séances, à différentes audiences. Je me souviens d'une séance avec deux garçons et une fille qui ne voulaient pas retourner avec leur père, la mère était là bien sûr. Il y avait aussi leurs conseillers, les avocats, le juge. Je peux vous dire qu'on comprenait bien tout ce qui était en jeu, les blessures, les drames... Ma grande surprise a été de constater l'importance qu'on accorde à ces adolescents, et le temps qu'on leur consacre. On se dit alors qu'on vit dans un pays très civilisé ! Ce n'est pas la moindre force du film que d'attirer l'attention sur le travail de fourmi de ces gens-là, sur leur persévérance, leur patience. J'ai été frappée par les bonnes intentions qui les animent, par leur immense capacité d'écoute...

Diriez-vous que d'être allée sur le terrain a influencé la manière dont vous avez joué ce personnage ?

Très certainement. Entendre les juges s'exprimer ainsi, les conseillers de ces adolescents les défendre de cette manière, c'était quand même très étonnant, et même impressionnant. Je ne dis pas que j'y ai repensé à chaque prise sur le tournage, mais c'est sûr que j'en étais imprégnée. Emmanuelle, qui avait été marquée par une juge pour enfants plutôt agressive, voulait toujours me pousser vers davantage d'autorité, de fermeté... Je lui disais : « Je ne peux pas toujours avoir l'air d'être le gendarme ! » En même temps, grâce à la façon dont elle a monté ces scènes en jouant avec les échanges silencieux et les regards, on sent qu'il y a une réelle écoute, une grande attention, sans pour autant qu'il y ait de complaisance...

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Emmanuelle m'a rapporté cette anecdote que lui avait racontée son oncle éducateur, lorsque la juge lui avait dit à propos d'un jeune délinquant dont ils s'occupaient tous les deux : « Vous êtes sa mère et je suis son père ! » C'est un peu ça, le personnage de la juge. Disons, pour rester dans les clichés habituels, que cette juge est de temps en temps son père puisque c'est elle qui punit – même si, lorsqu'elle décide d'envoyer Malony en prison, c'est à la fois parce qu'il ne comprendrait pas qu'elle ne le fasse pas puisqu'il a rompu leur contrat, et aussi pour le protéger de lui-même. Elle se conduit comme un père mais c'est une femme, elle a donc aussi des réactions de femme, de mère. Elle sait l'écouter et sentir quand il va craquer, quand il est au bord des larmes sans même pouvoir dire à quel point c'est devenu impossible pour lui...

N'est-ce pas finalement moins une composition qu'on pourrait le croire et davantage un personnage qui, avec ce mélange d'autorité naturelle et de bienveillance, est assez proche de vous ?

Comme, justement, il y a dans ses dialogues beaucoup de faits, de dates, de mentions juridiques, comme elle envoie toutes ces choses à la figure de ce pauvre enfant sans prendre de gants, je ne pouvais pas vraiment m'identifier... En même temps, c'est vrai, je ressentais tout à fait ce qu'elle lui disait. Son comportement ne m'était pas étranger... sauf que je ne suis pas sûre que j'aurais été capable de dire ce qu'elle dit avec cette fermeté. Emmanuelle y tenait beaucoup, et elle avait raison. Ce qui a été difficile pour moi, c'est de jouer dans la foulée toutes ces scènes qui, dans le film, se déroulent sur plusieurs années. Dans le scénario, on voyait cet enfant évoluer sur la durée, devenir un adolescent, puis un jeune homme. Et mes scènes avec lui venaient émailler, ponctuer ce parcours. Mais lorsqu'il a fallu tourner toutes ces scènes à la suite, garder ce ton-là tous les jours, c'était une autre paire de manches ! C'est quelque chose que je n'avais pas mesuré avant le tournage. D'être toujours sur ce ton-là pendant plusieurs semaines alors que j'aurais parfois eu envie de respiration, m'a quand même demandé de prendre sur moi...

Qu'est-ce qui vous frappe chez Rod Paradot ?

Quand j'ai vu ses essais, j'ai tout de suite été frappée par cette fragilité, ce manque de confiance et à la fois par cette dureté apparente, cette rage sourde... Dans le film, il est formidable. Avec son visage encore enfantin, la pâleur de son teint, il est émouvant... Je sais qu'il en a bavé, qu'Emmanuelle en a bavé aussi, qu'elle ne l'a pas lâché mais le résultat est incroyable. Les scènes où, soudain, sa violence, sa colère, sa douleur explosent sont très fortes...

Vous retrouvez Benoît Magimel avec qui vous aviez tourné dans *Les Voleurs*...

Benoît est tellement émouvant. Il a une sensibilité et une intensité particulières qui font de cet homme blessé, dont on comprend peu à peu le parcours et ce qui le lie à la juge, un très beau personnage. Tellement juste, et avec quelle patience, lui aussi ! C'est admirable, des gens qui ont autant de patience, d'abnégation... J'aime beaucoup toutes nos scènes, avec justement tous ces non-dits, tous ces échanges de regards, qu'a su utiliser Emmanuelle.

En revanche, c'est la première fois que vous tournez avec Sara Forestier...

Ce qu'elle fait avec ce personnage qui n'est pas le plus facile est impressionnant.

Sara est une grande actrice, une actrice qui ose. Aux essais, elle avait même fait des propositions encore plus sombres. Elle a vraiment osé beaucoup de choses, elle était en pleine confiance avec Emmanuelle...

Dans *Elle s'en va* vous étiez toujours en mouvement et la caméra aussi, qui vous suivait. Là vous êtes toujours assise...

... oui, je suis une femme tronç ! [Rires.]...

... et on sent qu'il y a des partis pris de mise en scène plus posés, plus contraignants...

Oui mais Emmanuelle a tourné avec plusieurs caméras et fait beaucoup de plans, si bien qu'au montage elle a pu, avec beaucoup de vitalité, mettre en évidence ce qui se passe dans ce bureau...

Quel est, selon vous, son principal atout ?

Son talent... même si c'est un mot qui englobe tout. Mais quand même oui, sa forme de talent. Ses scénarios sont vraiment travaillés. À la lecture, on ne dit pas « C'est bien mais ça, ce sera peut-être à revoir ». D'autant qu'elle les retravaille encore, même lorsque tout le monde a accepté le film. Elle décide tout, elle est sur tous les fronts. Si elle veut partir en repérage, et qu'on ne lui en donne pas la possibilité, elle dira : « ça ne fait rien, je pars quand même ». Elle se donne les moyens de faire ce qu'elle veut faire, et je pense que, pour elle, ce doit être aussi une grande satisfaction. Sur ce film, elle a vraiment travaillé comme elle le voulait. On n'a pas eu à se poser de fausses questions. Si on fait ça, c'est que c'est ce qu'on doit faire. Elle n'arrête jamais de travailler. Avant, pendant, après. Ce doit être épuisant pour elle. Je suis admirative de son énergie, de son intensité, de sa rigueur aussi... J'ai été épatée par son travail sur ce film. Il y a toujours un point de vue, c'est toujours bien, toujours juste, toujours vrai. Il y a quelque chose de très puissant. En même temps, c'est un film lumineux, positif...

ENTRETIEN AVEC ROD PARADOT

Quel a été votre premier contact avec le film ?

J'étais en C.A.P. de menuiserie, en fabrication agencement, au lycée professionnel de Stains. C'était pendant la pause, je fumais une cigarette dehors, et Elsa Pharaon m'a abordé. Elle cherchait un jeune comme moi pour un film et m'a demandé si ça m'intéresserait de faire un petit essai. On est allés dans une classe, on a fait un casting et... apparemment, ça a marché !

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec Emmanuelle ?

C'était pour faire des essais avec elle. Elle était là et me regardait pendant qu'on me filmait... J'étais quand même un peu stressé. Entre temps, je m'étais renseigné, j'étais allé voir sur Internet, je savais qui elle était et ce qu'elle avait fait. Je savais que c'était quelqu'un dans le monde du cinéma, à la fois comme réalisatrice et comme actrice. Du coup, j'ai voulu donner le maximum pour réussir ce casting. J'espérais que ça allait lui plaire.

Elle vous avait donné une scène à apprendre ?

Juste un petit texte. Un passage du scénario où je demandais à Ludo de me passer une clope. Une scène très violente – que j'ai beaucoup aimée quand j'ai vu le film. Après, j'ai fait encore plein d'essais mais Emmanuelle ne me disait pas si j'étais pris ou non ! Avant de rencontrer Benoît et Sara, j'ai passé plusieurs castings avec d'autres acteurs et d'autres actrices. Je pensais que si je voyais autant de monde, c'était plutôt bon signe, mais on ne me disait toujours rien ! Pour celle qui joue ma fiancée dans le film, j'ai fait des essais avec des dizaines de filles. Et c'est à ce moment-là qu'Emmanuelle m'a annoncé qu'elle m'avait choisi ! J'étais trop content.

En quoi diriez-vous que Malony est proche de vous... s'il l'est ?

J'ai l'impression de me retrouver un peu quand même dans Malony. Dans son caractère. Même si je suis beaucoup moins violent que lui. Je l'aime bien, ce personnage. Il a beaucoup d'amour en lui, notamment pour sa mère. Et parallèlement, il souffre d'un énorme manque d'amour, c'est pour ça qu'il a autant de rage... C'est ce que j'aime chez lui. Je suis en cité, je sais comment ça se passe. Les jeunes sont souvent tout seuls dans la rue à 8 ans, sans parents, sans

rien, livrés à eux-mêmes, et c'est comme ça qu'ils commencent à faire des bêtises, et ça aussi, ça m'a touché, parce que j'aimerais bien que ça cesse...

Où avez-vous grandi ? Vous avez des frères et sœurs ?

J'ai toujours habité Stains. Je suis fils unique, mon père est plombier et ma mère, fonctionnaire.

Vous allez beaucoup au cinéma ?

Pas très souvent, mais j'aime ça. J'adore les films d'horreur. Le premier que j'ai vu quand j'étais tout petit, et que je n'ai jamais oublié, c'est *L'Exorciste* ! Quand j'ai su que j'allais tourner avec tous ces gens-là, j'ai regardé des films avec eux. *Elle s'en va* et *Polisse*, je les ai même vus plusieurs fois.

Plus jeune, vous aviez rêvé que vous pourriez être acteur un jour ?

Franchement, pas du tout ! Je ne pensais pas en être capable. En même temps, j'ai toujours aimé ce qui était théâtre, exercice d'expression, etc.. En primaire, on nous faisait faire un peu de théâtre pour gérer nos émotions, pour qu'on ne soit pas trop speed en classe. On nous faisait travailler le cri, la tristesse, la joie... Après, chaque fois que je suis parti en vacances en club, j'ai participé aux spectacles qui étaient organisés. J'ai aussi joué une scène à l'école, un extrait du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare. J'avais beaucoup aimé ça.

Emmanuelle Bercot vous a fait travailler avec un coach avant le tournage...

Daniel Marchaudon m'a beaucoup aidé. On a travaillé pendant plus de deux mois. Il m'a fait réfléchir sur l'histoire, on a essayé de bien comprendre tout ce qui se passait. Il me parlait du personnage, de Malony, pourquoi il agit comme ça, pourquoi il pense ça, etc... On travaillait mais ça avait l'air d'être des loisirs. Peut-être parce qu'on bossait beaucoup en se baladant. C'était plus naturel, plus amusant que si on était restés assis à une table. C'était plus facile pour comprendre l'histoire et enregistrer le texte. Moi qui ai toujours eu du mal avec les leçons à l'école, là, ça rentrait tout seul ! Peut-être parce que cette histoire me touchait beaucoup – j'ai même pleuré en lisant le scénario. Peut-être aussi parce que j'en connais des histoires comme ça...

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec « votre » juge, avec Catherine Deneuve ?

C'était aux essais lumières, un peu avant le tournage. J'étais ému et un peu

tendu. Je n'avais pas vu beaucoup de films avec elle mais je savais qui elle était, ma famille m'avait beaucoup parlé d'elle, de sa renommée et de sa carrière. Je m'étais renseigné, j'avais regardé *Elle s'en va*. Du coup, c'était un honneur et une joie de jouer avec elle. J'étais un peu impressionné au début, un peu réservé, mais elle a été très gentille et m'a mis très à l'aise.

Comment expliquez-vous les rapports de Malony avec sa juge ?

Je me suis beaucoup posé la question... Je pense qu'il la considère presque comme quelqu'un de sa famille. Elle est un peu le père qu'il n'a pas eu. Et son regard, son avis, lui importent énormément. Elle a cherché à le comprendre, elle a essayé de ne pas le pénaliser tout de suite, cela les a rapprochés. Même quand elle finit par l'envoyer en prison, il lui dit merci parce qu'il se rend compte qu'il a dépassé les bornes et qu'elle ne peut plus faire autrement. C'est quand même à elle, je crois, que Malony est le plus attaché.

Plus qu'à son éducateur, joué par Benoît Magimel ?

Ce n'est pas pareil. Yann, c'est plus un oncle, ou un cousin, ou un grand frère. Il y a quand même beaucoup d'amour entre eux... C'est amusant, on nous a dit plusieurs fois sur le tournage qu'il y avait un air de famille entre Benoît et moi. En tout cas, ça a tout de suite accroché avec lui. On s'est beaucoup parlé, on s'est beaucoup confié, il m'a raconté ses débuts, quand il était même plus jeune que moi, il m'a aidé, il m'a donné des conseils, il m'a mis à l'aise... Le courant est passé immédiatement. Comme avec Sara. Avec elle, nous avons une relation fusionnelle, un peu comme dans le film mais... moins mouvementée quand même ! [Rires.] Elle était comme une grande sœur pour moi.

De quelles scènes aviez-vous le plus peur avant le tournage ?

Des scènes d'amour ! [Rires.] Je ne savais pas du tout comment ça allait se passer, ça me faisait peur. Et puis, finalement, elles n'ont pas été aussi difficiles que ça ! Diane [Rouxel] a été elle aussi comme une sœur. On s'entendait très bien, on s'est beaucoup aidés, on répétait nos scènes ensemble le soir. Je lui ai même demandé un jour si je pouvais l'embrasser pour être plus à l'aise au moment du tournage ! [Rires.]

Et quelles scènes alors ont été les plus difficiles à jouer ?

Celle où j'ai donné le plus de ma personne, c'est la scène avec Sara lorsque j'envoie balader le bureau, qu'il cogne le ventre de la femme enceinte et que

Sara me crache dessus ! Déjà, je déteste qu'on me crache au visage ! J'ai pris beaucoup sur moi. C'est une scène qui a été très difficile, et qui m'a bouleversé. Après l'avoir tournée, je suis même resté 30 mn tout seul à décompresser... Il y a une autre scène où j'ai donné beaucoup de moi. Dans la boîte de nuit, quand Malony exprime tout ce qu'il a en lui, sa rage et son amour. Tout sort... Je n'avais jamais dansé de la transe jusqu'à me mettre la tête contre les murs. C'était dur, ça m'a coûté beaucoup. En plus, on a recommencé la scène plusieurs fois...

Emmanuelle dit qu'elle a été dure parfois avec vous, qu'elle ne vous lâchait pas tant qu'elle n'avait pas obtenu ce qu'elle voulait...

C'est vrai mais elle m'a beaucoup briefé, elle m'a beaucoup aidé sur le tournage, pour comprendre Malony, et aussi pour me faire comprendre ce qu'elle attendait de moi. C'était parfois dur mais c'était mieux que de tomber sur un réalisateur qui m'aurait juste dit de jouer ce qui était écrit ! Elle sait ce qu'elle veut et quand elle veut quelque chose de rouge, il faut que ce soit rouge et pas blanc ! [Rires.] Mais je pense que c'est pour ça aussi que ses films déchirent. Il m'arrivait d'être un peu mal après certaines scènes parce que je prends les choses à cœur, et il m'a fallu un peu de temps pour comprendre que c'était pour Malony et pas contre moi ! En tout cas, c'est une expérience formidable...

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans cette expérience ?

Le travail d'équipe. Le cinéma, c'est un monde à part, où tous les gens travaillent dans le même but, où tous sont vraiment là, à l'écoute. On peut parler, se confier... Tout le monde était là pour moi, même dans les moments où j'avais du mal.

Lorsque vous avez vu le film fini, qu'est-ce qui vous a le plus étonné ?

Quand on joue sur le plateau, on n'imagine pas comment ça va rendre, et après quand on te jette ça dans les yeux, on n'en revient pas ! On voit le travail fait par tout le monde, sur le plateau et au montage. C'est encore plus beau parce qu'on voit que ça marche avec Benoît, avec Catherine, avec Sara. C'est bien la preuve qu'on a été soudés, qu'on a bien bossé ensemble. En plus, bien sûr, j'ai compris comment fonctionnait le cinéma. Avant je regardais un film sans penser à la manière dont il avait été fait, aujourd'hui je me dis : « Tiens, il y a un changement de plan là, et un autre là, et la caméra fait ça... » Maintenant, je me rends compte du travail, de l'importance de tous les métiers du cinéma.

Et ce que dit le film, à savoir que si les parents ne peuvent pas prendre en charge l'éducation de leur enfant, c'est à la société de l'assumer, d'où le travail du juge, de l'éducateur, c'est quelque chose qui vous parle ?

Oui, parce que, déjà, j'habite Stains où il y a beaucoup de délinquance, d'agressions, de jeunes perdus comme Malony, et je pense que ce film va faire réfléchir les gens sur l'éducation... Un enfant, il ne fait pas ça sans raison, il y a toujours quelque chose qui a déclenché le processus. Moi-même, ça m'a fait réfléchir...

***La Tête haute* va ouvrir le Festival de Cannes. Vous êtes...**

... fier, très fier pour le film ! Très excité et ... très stressé aussi ! Mais surtout, joyeux, très joyeux.

Et après Cannes ?

On verra... Emmanuelle m'a mis en garde, m'a dit que tout pouvait s'arrêter comme ça du jour au lendemain. J'y pense mais j'aimerais continuer. J'ai beaucoup aimé jouer, j'ai beaucoup aimé entrer dans la peau de Malony... Ça m'a plu, ça m'a beaucoup intéressé, ça m'a même fait pleurer ! Alors j'adorerais continuer...

Si vous deviez ne garder qu'un moment de cette aventure ?

Le moment où on est tous partis sur le tournage, où je me suis rendu compte qu'on était tous là et qu'on allait tous jouer ensemble, c'était magnifique.

ENTRETIEN AVEC BENOÎT MAGIMEL

Vous comprenez la patience, l'abnégation, la persévérance de Yann, cet éducateur que vous jouez ?

En tout cas, je les admire ! Lorsque je lisais le scénario, je me disais : « Mais il n'y a rien à faire, c'est sans espoir ! » Le film montre que si, qu'il ne faut pas baisser les bras et que, même si ça ne marche pas à tous les coups, ça vaut d'être tenté juste pour les cas où ça marche... Pour faire ce job d'éducateur, vous avez intérêt à avoir la tête sur les épaules. Vous devez avoir une connaissance du terrain, savoir que les gamins sont capables de vous faire croire n'importe quoi pour obtenir un semblant d'amour, qu'ils n'hésitent pas à jouer avec vos sentiments. Malony, dans le film, va vous faire croire qu'il baisse la garde et, en même temps, il est sans pitié, il sait très bien où appuyer pour faire mal et vous lancer « T'es même pas capable d'avoir un gosse ! » Et pourtant, dès lors qu'on s'intéresse à eux, ils vous donnent une énorme affection, car ils ont une immense demande d'affection. Au fond, ce n'est que ça... Emmanuelle m'a fait rencontrer un éducateur. On ne peut être qu'admiratif. Le film montre que cela vaut la peine de s'accrocher. Même pour un gamin sur dix ou vingt ! C'est difficile de parler de ça seulement comme acteur, avec la distance du rôle, car en parlant de ce film – et ça fait partie de sa force – on a envie aussi de débattre du sujet...

Qu'est-ce qui vous touche le plus dans le personnage de Yann ?

Il est parfois à deux doigts de baisser les bras, il doute d'y arriver. « Je suis fatigué » laisse-t-il échapper à un moment. On le comprend. En même temps, on ne la lui fait pas, à lui. C'est un ancien délinquant, il a vécu ce que le gamin a vécu. Il sait ce que c'est, il n'a au départ pas d'empathie naturelle particulière pour Malony, surtout pas de misérabilisme, ni d'apitoiement. Je l'ai joué comme ça au début du film, comme si cette misère ne l'atteignait pas. Il est dans l'observation, et quand il doit mettre la pression, il la met. Et puis, à un moment donné, il se passe quelque chose entre lui et ce gamin qui change la donne. Et le voilà bouleversé. Du coup, il se remet en question. Et le personnage s'étoffe, devient encore plus intéressant à jouer... C'est à la fois un mec courageux et un homme blessé.

Les scènes où on le sent presque désarmé sont bouleversantes. Cela le renvoie à sa propre histoire et, du coup, renforce son intensité et son humanité...

C'est justement la force du scénario et du cinéma d'Emmanuelle. Sa vérité. Je

crois en effet qu'on ne peut pas faire ce type de métier si on n'a pas soi-même des failles, des manques, des blessures, ou une histoire personnelle qui donnent un sens à ce désir de soigner, de guérir, d'aider... Je ne peux pas m'empêcher parfois de penser aussi à leur solitude. Qui y a-t-il au dessus des éducateurs quand ils sont en train de douter, de basculer ? Qui soutient un juge des enfants qui a de plus en plus de mal à croire en sa mission ? Que se passe-t-il quand ils sont face à des procureurs, à un appareil judiciaire à côté de la plaque ? Heureusement ce sont des gens habités... C'est la force du film d'évoquer tout cela à la fois, de mettre la lumière sur eux, sur leurs difficultés et sur leur dévouement...

C'est ce personnage de Yann qui vous a donné envie de faire le film ?

C'est surtout Emmanuelle ! Son désir était plus important que le reste, même que le scénario. D'autant que j'avais, moi aussi, très envie de travailler avec elle. Parce que c'est une femme – et que j'aime travailler avec des réalisatrices. Parce qu'elle est aussi actrice – et que c'est très attirant d'être dirigé par un autre acteur... Parce que, parce que... c'est elle ! Je sais qu'elle a hésité. Elle m'a même demandé de faire des essais avec Rod, ce que j'ai accepté sans problème. Je lui suis reconnaissant de m'avoir fait confiance. Ces essais ont été extrêmement fructueux. J'ai tout de suite vu que Rod avait quelque chose. Je l'ai poussé dans ses retranchements, et l'ai même fait craquer. J'ai vu qu'il avait des failles et qu'il allait pouvoir s'en servir pour jouer. Ce n'était peut-être pas toujours facile pour lui – en même temps quand on le voit dans la scène d'affrontement avec son premier éducateur, on est sous le choc ! Même moi, avec mon vécu, il m'a cueilli ! Il ne faut pas croire que, parce que c'est un môme des cités, Rod a juste joué son propre personnage. Il a fait un vrai travail d'acteur avec Emmanuelle. Elle l'a cadré, elle ne l'a pas ménagé mais elle a fait avec lui ce qu'elle a fait avec chacun de nous : elle en a tiré le meilleur.

Qu'est-ce qui était le plus difficile pour vous ?

Surtout le langage technique, les termes juridiques de certains dialogues... Mais dès lors qu'on travaille avec quelqu'un qui vous fait confiance, qui est vraiment avec vous, aucune difficulté n'est insurmontable. Je suis impressionné par la manière dont Emmanuelle a su tirer le meilleur de nous. Elle est très intuitive et va chercher dans chacun ce qui peut nourrir nos personnages. Le nom de famille de Yann, c'est Le Vigan. Est-ce un hasard ? Emmanuelle ne m'a pas répondu. Je ne crois pas au hasard. J'ai souvent dit que j'étais fan de Robert Le Vigan. Cela n'a sans doute pas échappé à Emmanuelle. Mais ça ne s'arrête pas là... Lorsque j'ai vu le film, il y a une scène où moi-même j'ai eu le sentiment en me regardant, filmé comme elle m'a filmé, de voir... Le Vigan

dans *La Bandera* ! Il y avait quelque chose de fiévreux comme ça qu'elle avait su voir, trouver, provoquer... Je vois bien aussi dans le personnage de la juge ce qu'Emmanuelle a pu mettre de Catherine...

Justement, vous retrouvez Catherine Deneuve, quasiment vingt ans après *Les Voleurs de Tchiné...*

J'avais une scène très courte avec elle, et je l'envoyais balader en roulant des épaules ! C'était facile : j'étais à moitié caché par une porte ! Tout de suite, j'avais senti sa bienveillance. Je suis très heureux d'avoir eu l'occasion de retravailler avec elle, et de la découvrir réellement sur ce film. Humainement, elle est formidable et c'est un très bon compagnon de jeu. Elle vous met à l'aise, vous tend la perche dans les moments où vous êtes un peu perdu. J'aime beaucoup toutes les scènes que nous avons ensemble, ces échanges de regard qui en disent long... Emmanuelle nous disait que pour Malony c'est un peu comme si la juge était son père et l'éducateur sa mère. Cela lui allait tout à fait bien. C'est la patronne, Catherine ! [Rires.]

Et Emmanuelle, comment la définiriez-vous ?

Emmanuelle est obstinée, elle a des convictions très fortes, elle ne lâche rien. Elle est exigeante, elle n'hésite pas à remettre en question votre sincérité si elle sent que vous êtes un peu à côté, et en même temps, on a le sentiment d'avoir beaucoup de latitude, beaucoup d'espace pour jouer. Parfois, aussi, il suffit de se laisser guider. La scène au restaurant chinois avec Rod, par exemple, elle l'a composée en fonction de nous, et du moment. Tout n'était pas écrit. Rien n'est figé avec Emmanuelle, et c'est ce qui est formidable. Elle sait comment accéder au meilleur de nous, elle cherche en chacun des résonnances, et elle les utilise – mais pas du tout, comme certains metteurs en scène, de manière perverse, en vous donnant l'impression qu'on vous dépossède. Non, elle, elle le fait avec notre accord tacite, notre complicité même, tellement nous sommes en confiance. C'est simple, quand on travaille avec Emmanuelle, on se sent porté. Et puis, elle est actrice, elle sait le plaisir qu'un acteur peut avoir de toucher sa vérité, d'effleurer son histoire, d'y puiser des échos qui donnent encore plus de force à la scène. J'aime beaucoup, en plus, la manière qu'elle a de filmer. Comment, par exemple, par sa mise en scène, elle met en place le personnage de Sara [Forestier] : on ne la voit pas, on entend juste sa voix... Elle nous l'amène quasiment sur la pointe des pieds en commençant par l'image de ce petit enfant. Magnifique ! Sara d'ailleurs est incroyable dans ce film. Tellement habitée... Elle a pris son rôle à bras le corps, sans fausse pudeur, avec autant de maîtrise que d'abandon, avec quelque chose de sensuel aussi. Elle est costaud, Sara ! Il faut dire qu'Emmanuelle est quelqu'un

qui va vous tirer vers le haut. Toujours. Elle peut avoir l'air fermé, rugueux, et soudain, elle a ce sourire magnifique, presque enfantin, et... c'est un soleil ! Je la trouve très mystérieuse aussi, presque insaisissable. J'aimerais retravailler avec elle pour la connaître encore mieux ! Ah, elle est balaise, cette femme ! [Rires.] Elle est ma bonne étoile. Ça fait du bien de travailler comme ça, c'est rare. Je pense finalement qu'on est capable de tout avec de la bienveillance...

C'est d'ailleurs la « morale » du film...

Oui, avec de l'amour, avec de l'attention, on peut tout...

ENTRETIEN AVEC SARA FORESTIER

Quelle a été votre réaction quand Emmanuelle Bercot vous a demandé de passer des essais avec Rod pour jouer sa mère ?

J'aime bien ça ! Je n'aime pas trop quand on me choisit juste comme ça, parce que j'ai alors l'impression qu'on me choisit pour des raisons très définies et, du coup, j'ai peur d'avoir moins de liberté, de ne pas pouvoir surprendre. Les essais, pour moi, c'est une porte d'entrée que j'adore. J'ai le sentiment de pouvoir proposer quelque chose d'inattendu, de différent de ce que le metteur en scène a déjà projeté...

Emmanuelle dit cependant qu'elle a écrit ce personnage en pensant à vous...

... oui, avec une photo de moi devant les yeux ! Je ne sais pas ce que ça veut dire quand on voit le personnage de Séverine ! [Rires.]

Qu'est-ce qui vous a frappée à la lecture du scénario ?

Que... le rôle n'était pas évident ! Il y a des scénarios où le rôle vous apparaît d'emblée très clair. *Suzanne*, par exemple. J'avais si bien et si vite compris le personnage que je n'avais pas du tout envie d'en parler, même avec Katell [Quillévéré, la réalisatrice]. Il y avait quelque chose que je ne voulais pas déflorer avant de le jouer. Là, c'est l'inverse, je trouvais le rôle opaque. Je n'ai d'ailleurs pas eu accès au rôle tout de suite. Il m'a même fallu deux ou trois jours encore sur le tournage pour le trouver. C'est le rôle le plus difficile que j'ai eu à jouer.

Pourquoi ?

Parce que c'est un personnage entier et aussi quelqu'un qui, à d'autres moments, essaye d'entourlouper les autres. Il y a donc différents niveaux de jeu. C'était toute la complexité de donner une « entièresité » au personnage, une sincérité, et à la fois de jouer un certain décalage, une autre vérité, tout en restant, moi, sincère. Je sentais bien qu'Emmanuelle avait pour Séverine un regard plein d'amour et qu'en même temps, elle la faisait rire. Il y avait donc aussi cette donnée-là, qui n'était pas négligeable et qui offrait un beau terrain de jeu. Pour moi, l'accès au rôle passe toujours par le physique, par les costumes, le maquillage, les accessoires... Ces choix-là sont toujours déterminants. Au moment de ces choix sur *La Tête haute*,

j'ai voulu garder quelque chose qui soit très juste et pas frileux par rapport à ce que voulait Emmanuelle.

C'est-à-dire ?

Je voulais essayer de ne pas juste représenter quelque chose de social. En fait, je déteste le naturalisme social, ça casse mon imaginaire... Je voulais davantage apporter quelque chose de l'ordre de la perte : on sent qu'elle est décalquée, décalée émotionnellement et psychologiquement. L'accueil de ce rôle pour moi aurait été d'en faire une justification purement sociale de ce qui se passe avec Malony. J'ai cherché à lui apporter des choses un peu sexy, plus... triviales, folles, sauvages. Emmanuelle a de la fantaisie et de l'audace, elle avait écrit un personnage osé, il ne fallait donc pas avoir peur d'oser.

Vous assumez totalement ce personnage en effet, vous n'essayez pas de vous mettre à distance...

Avec un personnage pareil, il n'y a pas d'autre solution. On doit l'embrasser totalement. On ne peut pas le prendre du bout des doigts et s'en amuser comme d'une marionnette. Le cinéma est un art d'émotion, un art d'incarnation. Les idées, c'est ce qui résiste le moins à l'écran, ça empêche la chair d'exister. Dans un rôle bien écrit, on voit les idées et la chair. Après c'est à l'acteur, par un travail d'équilibre, de faire que les idées soient transformées, soient incarnées.

Qu'est-ce qui vous touche le plus dans ce personnage ?

Le regard d'Emmanuelle sur elle. Emmanuelle n'est pas snob, elle n'est pas victime de la dictature du bon goût, elle est libre, elle a du culot, elle est généreuse. Mon personnage, c'est quand même la France en crise ! Et la France en crise, c'est la France d'en bas. Emmanuelle a un très beau regard sur cet aspect populaire de son film, elle n'est pas juste dans l'analyse, il y a dans ce regard beaucoup d'humanité. Elle donne envie d'oser parce qu'elle-même, elle est... "couillue" comme femme ! Elle nous donne du souffle. Je pense qu'elle était obligée de mettre un personnage comme le mien dans le film, sinon... cela n'aurait pas été un film d'Emmanuelle ! C'est presque le personnage qui lui ressemble le plus, ou en tout cas qui ressemble à une part de ce qu'elle est, à ce qu'on devine d'elle quand on passe du temps avec elle. Je pourrais même dire que je lui ai piqué deux ou trois choses pour les mettre dans le personnage ! [Rires.] J'ai compris ce qu'elle aimait, ce qui la faisait

rire, j'ai tenté des propositions – qu'elle a gardées dans le film, ce que n'aurait pas fait un réalisateur plus frileux, mais que je n'aurais sans doute pas osé tenter non plus avec un autre metteur en scène. Je lui ai fait plus confiance qu'à personne d'autre.

Avez-vous eu peur parfois d'aller trop loin ?

Non, parce que aller trop loin n'est pas un critère pour moi. Ce que je trouve important, c'est d'être tout le temps dans la sincérité même quand le personnage ne l'est pas. Ce qui pouvait me faire peur, ce n'était pas tellement d'aller trop loin mais d'aller au mauvais endroit. Ce n'est pas pareil. Et pour cela, je pouvais faire confiance au regard d'Emmanuelle... Il y a en Séverine une vérité qui vient d'Emmanuelle et de moi. C'est ce qui m'importe. Le souvenir du tournage aussi est essentiel. Pas juste l'aventure humaine, mais le jeu. Ai-je ou non pris du plaisir à jouer ce personnage-là ? On n'est pas des rentiers, on n'est pas là juste pour faire des choses rentables. Le dernier jour, j'ai dit à Emmanuelle : « Je me souviendrai de ce tournage ».

Quelle est la scène qui définit le mieux Séverine ?

Sans doute celle du parloir où elle dit à son fils qu'elle ne lui donne pas son numéro de téléphone. C'est une des rares scènes où on se pose vraiment sur elle. Et qui permet de comprendre sa logique. Son inconséquence. Elle parle à Malony comme à un pote ! Et elle finit par lui dire : « Bon, je te donne le numéro mais tu n'appelles pas ! » Ce n'est tellement pas un rapport maternel ! Et quand il part, elle dit, désolée : « Mais... il ne m'a pas dit au revoir ! » Il y a tout dans cette scène. Elle a avec Malony un rapport fusionnel et cet enfant est presque ce qu'elle a réussi de mieux dans sa vie, alors qu'elle a quand même raté ses rapports avec lui. Il est ce qu'elle a de plus précieuse au monde. Elle l'aime mal, mais elle l'aime !

Il y a aussi la scène très forte où elle finit par lui cracher au visage...

En plus, c'est moi qui l'ai improvisée ! Emmanuelle avait écrit cette super idée que je lui déforme la bouche. C'était visuellement tellement fort qu'après je ne pouvais pas simplement lui donner des gifles. J'ai trouvé plus violent de lui cracher au visage. Je me disais aussi que ce serait moins douloureux pour Rod ! En fait, c'est ce qui lui a été le plus insupportable. Parce que, étant acteur pour la première fois, il ne met pas de limite entre lui et son personnage. J'ai beaucoup aimé travailler avec Rod. Tout de suite, on a accroché, il y a eu entre nous une alchimie évidente. De toute manière, je préfère toujours quelqu'un d'instinctif en face de moi que quelqu'un de raisonné. C'est plus inspirant. Il y a plusieurs scènes où Rod m'a

“cueillie” ! Des moments où je voyais qu’il donnait quelque chose de brut, où je le voyais avec les larmes aux yeux, où je voyais qu’il donnait de lui...

C’est la première fois que vous travailliez avec Catherine Deneuve...

J’ai adoré jouer avec elle. Cela a été une belle rencontre. Lorsque je vois sa carrière, j’admire ! Pas par snobisme ou pour faire bonne élève, mais vraiment je suis impressionnée. Je ne pense pas qu’il existe au monde un parcours d’actrice plus enviable. En plus, qu’elle ait toujours cette liberté et ce plaisir... Elle est tellement moderne, cette femme ! Elle comprend tout. Dans le film, quand on la voit dans le cadre, et aussi dans le cadre de sa fonction, on sent à la fois une autorité naturelle et une sensibilité constante. Catherine, pour moi, est proche de ce personnage. Elle en impose, par son passé et par ce qu’elle représente, et en même temps, c’est une femme que je ne sens pas du tout dans la distance. C’est ce qui est mystérieux chez elle... Sur le plateau, ce n’est pas une actrice qui calcule, qui est dans un rapport d’analyse ou de réflexion pure, qui se dit : « je vais faire ça et ça de mon personnage », elle est dans le moment présent, dans l’émotionnel. Se retrouver face à une actrice comme elle, c’est très excitant.

C’est aussi la première fois que vous travailliez avec Benoît Magimel...

Lui aussi, je l’aimais beaucoup déjà avant. Dans les films de Jalil Lespert, il a une fragilité incroyable, tout en étant très viril. C’est aussi un acteur qui dégage quelque chose de populaire qui me touche. Ici, il joue un très beau personnage, très émouvant... C’est une chance extraordinaire d’avoir des gens qui font ces métiers-là avec tant de dévouement et de patience. C’est bien qu’un film leur rende hommage de cette manière. Ce film, qui est généreux, ample et populaire, ressemble à Emmanuelle, il y a beaucoup d’amour dans son regard pour ces professions là et pour tous ces personnages. Et de l’espoir aussi. D’ailleurs, ce qui m’a touchée dans le film, c’est de voir qu’au final, tout ce qui peut sauver, c’est l’amour. L’amour sous toutes ses formes. Souvent le cinéma montre que l’amour peut détruire, ici, on montre, sans naïveté ni mièvrerie, que l’amour peut sauver ! La beauté du cinéma est de nous donner un regard autre que celui qu’on peut avoir dans la vie. On a soudain une proximité, une intimité avec des situations ou des êtres dont on pouvait a priori se sentir loin, et tout à coup, on les comprend et on les regarde différemment. C’est toute la force de *La Tête haute*.

LISTE ARTISTIQUE

La juge	Catherine DENEUVE
Malony	Rod PARADOT
Yann	Benoît MAGIMEL
La mère	Sara FORESTIER
Tess	Diane ROUXEL
Claudine	Elizabeth MAZEV
La directrice du CEF	Anne SUAREZ
Maître Robin	Christophe MEYNET
Le procureur	Martin LOIZILLON
La greffière	Lucie PARCHEMAL
Gladys Vatier	Catherine SALÉE
Malony 6 ans	Enzo TROUILLET
Ludo	Ludovic BERTHILLOT
Le grand-père	Michel MASIERO
La principale du collège	Marie PIEMONTESE

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Emmanuelle BERCOT
Scénario	Emmanuelle BERCOT et Marcia ROMANO
Image	Guillaume SCHIFFMAN AFC
Montage	Julien LELOUP
Son	Pierre ANDRÉ
Montage son	Séverin FAVRIAU
Mixage	Stéphane THIÉBAUT
Décors	Éric BARBOZA
Costumes	Pascaline CHAVANNE
Premier assistant mise en scène	Léonard VINDRY
Scripte	Isabel RIBIS
Casting	Antoinette BOULAT ARDA - Elsa PHARAON ARDA Karen HOTTOIS ARDA - Raphaëlle BECK
Direction de production	Hervé DUHAMEL
Régie	Karine PETITE
Production	LES FILMS DU KIOSQUE
Producteurs	François KRAUS et Denis PINEAU-VALENCIENNE
En coproduction avec	FRANCE 2 CINÉMA WILD BUNCH RHÔNE-ALPES CINÉMA PICTANOVO
Distributeur salles France	WILD BUNCH
Vidéo France	WILD SIDE
Ventes internationales	ELLE DRIVER
Avec la participation de	CANAL + FRANCE TÉLÉVISIONS CINÉ +
En association avec	SOFICINÉMA 10 MANON 5 PALATINE ÉTOILE 11 SOFITVCINÉ 2
Avec le soutien	du CNC de la RÉGION RHÔNE-ALPES de la RÉGION NORD-PAS DE CALAIS de PALATINE ÉTOILE 11 DÉVELOPPEMENT de MANON PRODUCTION 4 de la PROCIREP et de l'ANGOA

